



HAL
open science

Essai sur l'invention de l'altérité ou Le changement qui se prenait pour un être

Gérard Olivier

► **To cite this version:**

Gérard Olivier. Essai sur l'invention de l'altérité ou Le changement qui se prenait pour un être. Revue (In)Disciplines, A paraître. halshs-02319816

HAL Id: halshs-02319816

<https://shs.hal.science/halshs-02319816v1>

Submitted on 18 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Essai sur l'invention de l'altérité

ou

Le changement qui se prenait pour un être

Essay on the invention of otherness

or

The change that mistook itself for a being

Gérard Olivier

Lirces (EA 3159) UCA

Adresse : 98, bd Edouard Herriot, BP 3209 - 06204 Nice - Cedex 3

gerard.olivier@univ-cotedazur.fr

AVANT-PROPOS

L'énaction peut-elle devenir le nouveau paradigme de la science cognitive, si elle n'assume pas la nécessité d'un dépassement de l'ontologie ? Cet essai sur l'invention de l'altérité répond par la négative à cette question. Nous proposons de remplacer l'ontologie par l'allagologie, en tant que discours sur ce qu'il pourrait y avoir en deçà de la conscience. Le changement doit détrôner l'être, dans un monde Réel dont les véritables propriétés restent fondamentalement indéterminées. Comment des changements répétés et synchronisés peuvent-ils finir par se prendre pour un être, au point d'en oublier leur fondamentale impermanence ? Comment le discours géométrique trace-t-il des frontières spatiales et temporelles, qui n'existent en réalité que dans notre conscience humaine ? Comment les ondes de l'influx nerveux dans les axones cérébraux peuvent-elles unifier des frottements corps/monde synchronisés ? En apportant quelques premiers éléments de réponse à ces questions, cet essai nous invite à considérer que l'altérité n'est qu'une invention humaine.

FOREWORD

Can Enaction become the new paradigm of cognitive science, if it does not assume the need for overcoming ontology? This essay on the invention of otherness replies negatively to this question. We propose to replace ontology by allagology, as discourse on what could be below consciousness. Changing must dethrone being, in a real world whose true properties remain fundamentally indeterminate. How repeated and synchronized changes can-they end up taking themselves for a being, to the point of forgetting about it their fundamental impermanence? How does geometric discourse draw spatial and temporal boundaries, which exist only in our human consciousness? How can-the waves of nerve impulses in the brain axons unify synchronized body/world frictions? By providing some elements of answers to these questions, this essay invites us to consider that otherness is only a human invention.

Mots clés : altérité - changement - temps - espace - conscience - ontologie - allagologie

Keywords: otherness - change - time - space - consciousness - ontology - allagology

INTRODUCTION

Imaginez que vous ayez un jour à vivre l'une des deux situations suivantes. Dans la première situation, vous êtes placé face à un miroir et vous regardez l'image de votre visage (Figure 1, gauche). Progressivement, l'image de votre visage disparaît de votre conscience. Ce qui se manifeste à la place de votre visage est trop instable pour être décrit. Ce que vous êtes en train de vivre change en permanence, ça bouge dans toutes les directions. Toutes les sensations visuelles que vous ressentez sont fugaces, vertigineuses, indescriptibles. Appelons cette première situation, *être sans vivre l'expérience d'être*. Dans la seconde situation, vous êtes à nouveau placé face au miroir et vous voyez l'image de votre visage. Cette fois, l'image du visage ne disparaît pas, mais vous comprenez que cette image vous ment (Figure 1, droite). Vous réalisez que ce qui est réellement devant le miroir n'a rien à voir avec ce qui est en train de se manifester dans votre conscience. Ce visage dans votre conscience, ce n'est pas vous. Vous avez l'intuition qu'en réalité, vous ressemblez à ce qui s'est manifesté dans votre conscience lors de la première situation : des changements permanents, insaisissables, indescriptibles. Appelons cette deuxième situation, *vivre l'expérience d'être sans être*.

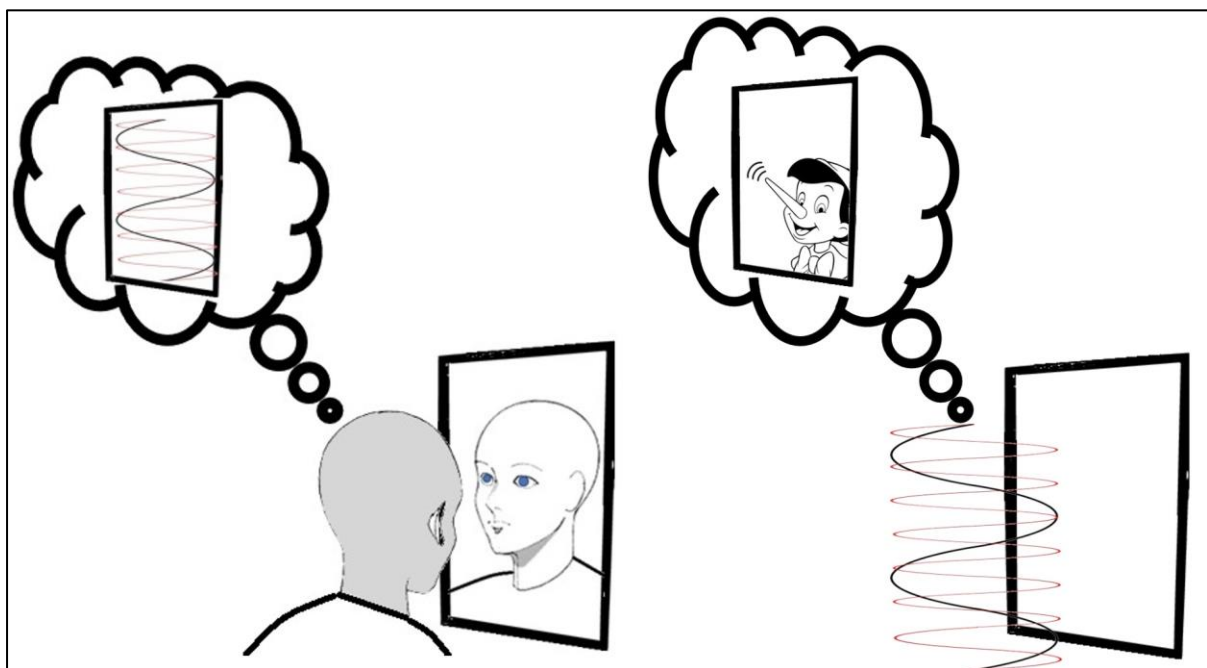


Figure 1. Exemple d'être sans conscience d'être (à gauche) et exemple de conscience d'être sans être (à droite).

Laquelle de ces deux situations insolites préféreriez-vous vivre ? Si vous deviez choisir entre vivre la disparition de votre conscience d'être, ou alors avoir l'intuition que votre être n'existe pas de manière permanente dans le monde Réel, que choisiriez-vous ? La probabilité pour que vous viviez la première situation après avoir lu cet essai est quasiment nulle et vous continuerez à voir votre image dans le miroir. En revanche, si, après avoir lu cet essai, vivre la seconde situation ne vous paraît plus tout à fait absurde, si, après avoir lu cet essai, vous concevez que votre conscience d'être puisse être autre chose que la conscience d'un être, existant de manière stable et permanente dans le Réel, alors l'objectif de cet essai sera peut-être atteint...

1. DU POSTULAT ONTOLOGIQUE... AU POSTULAT ALLAGOLOGIQUE

Que nous ne soyons pas comme nous le montre notre conscience, chacun d'entre nous est certainement prêt à l'admettre. Nous savons que notre conscience nous ment, ne serait-ce que par omission, comme lorsqu'elle nous cache les ultrasons, par exemple. Alors, quelles sont les véritables propriétés du monde, au-delà de celles qui se manifestent dans les limites plus ou moins étroites des consciences ?

1.1. L'indétermination des véritables propriétés du monde

Comparons les consciences perceptives de spécimen de différentes espèces animales (i.e., un mollusque, un insecte et un humain), vivant une même situation. Nous supposons que l'expérience perceptive vécue par chaque animal varie en fonction du degré d'élaboration de son système nerveux¹ (Figure 2). Mais à quoi « ressemble » véritablement le monde Réel, dont chaque conscience ne donne qu'un aperçu, aussi partiel que partial ? Les véritables propriétés du monde sont, par définition, indéterminées et nous ne vivons jamais le véritable visage du Réel. Tout ce que l'on peut dire, c'est que dans le monde, il y a... ce qu'il y a, et nous devons nous contenter de cette description minimaliste. Cependant, une fois cette indétermination fondamentale du Réel assumée, rien ne nous empêche de spéculer sur cette indétermination. Mais, faisons-le sans aucun *a priori* sur le véritable contenu du Réel. Et commençons par nous interroger sur les différents degrés de stabilité, pouvant caractériser ce monde Réel.

¹ Les dessins, figurant à l'intérieur des bulles de pensées, sont de Von Uexküll (1956). Ce biologiste et philosophe allemand a spéculé sur le contenu des expériences perceptives vécues par différentes espèces animales, à partir de ce que l'on sait de l'organisation et de la complexité de leurs systèmes nerveux respectifs.

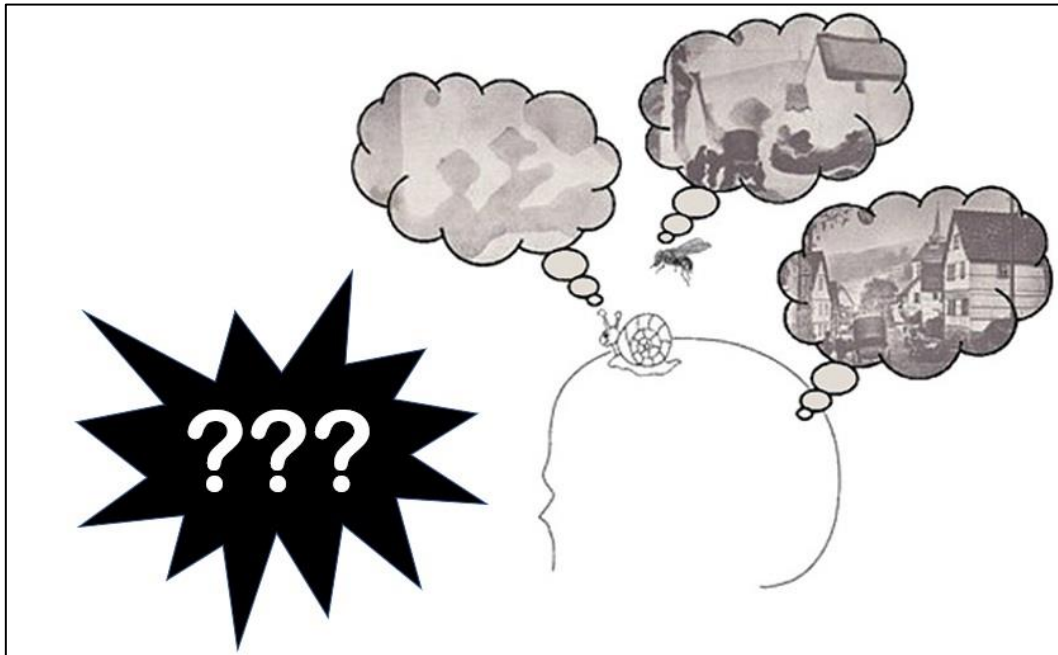


Figure 2. Quelles sont les véritables propriétés du monde ?

1.2. Trois degrés de stabilité pouvant caractériser le Réel

On peut concevoir différents degrés de stabilité dans le monde Réel. Commençons par établir une première distinction entre, d'un côté, le changeant, l'instable et, d'un autre côté, le permanent, le stable. Pour respecter l'indétermination du monde Réel, n'ajoutons aucune précision sur la nature du changement, ou sur la nature de la stabilité. Ça change ou ça reste stable, simplement. Zoomons maintenant sur le changeant et intéressons-nous à ce qu'il peut advenir du changement. Il s'agit d'établir maintenant une seconde distinction entre, d'un côté, le changement qui se répète et, d'un autre côté, le changement qui ne se répète pas. Lors de sa répétition, le même changement se reproduit. Les répétitions du changement provoquent ainsi une stabilité d'une autre nature. Il s'agit maintenant d'une stabilité dynamique. Paradoxalement, un changement qui se répète ne change pas. En résumé, le permanent, le changeant et le récurrent, sont les trois degrés de stabilité pouvant caractériser ce qu'il y a dans le monde indéterminé. Nous pouvons maintenant aborder la question centrale du principe de la manifestation. Quelles conditions doivent être réunies pour que le monde Réel puisse se manifester sous la forme d'une conscience ?

1.3. Le principe de la manifestation du Réel

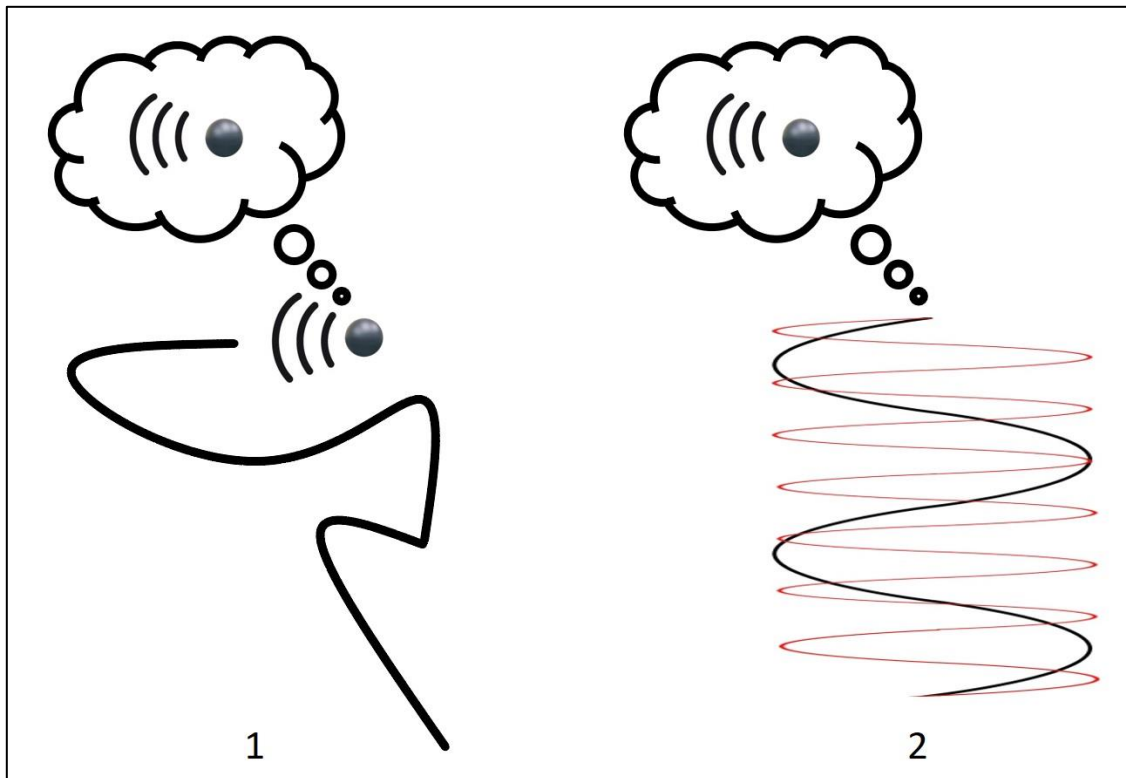


Figure 3. Deux conceptions possibles du principe de manifestation du Réel.

Nous nous trouvons face à une alternative, qui peut s'énoncer de la manière suivante. Le principe de la manifestation du Réel sous la forme d'une conscience repose-t-il sur l'animation du permanent (Figure 3, 1), ou alors ce principe repose-t-il sur la stabilisation dynamique du changeant, stabilisation dynamique que permet la répétition du changement (Figure 3, 2) ? Animer une stabilité ou répéter un changement ? Telle est l'alternative théorique, illustrée par les dessins de la Figure 3. Commençons par commenter le dessin 1. Lorsque dans le monde Réel, un changement quelconque [symbolisé par (≡)] affecte le permanent (symbolisé par •), cette animation est reflétée dans la conscience du permanent (la bulle de pensée est issue de •). Dans le monde Réel, le changement est donc conçu comme ce qu'il advient d'une stabilité qui préexiste au changement. Cette animation de la stabilité du Réel se manifeste dans la conscience d'un permanent préexistant, elle se manifeste dans la conscience d'un permanent, qui était déjà là. Passons au dessin 2. Changement et permanence sont encore vécus dans la conscience [• et (≡) figurent dans la bulle de pensée], mais la stabilité n'est plus une propriété

du monde Réel (absence de • en dehors de la bulle de pensée). Il n'y a pas de place pour le permanent dans le monde Réel. Ce qui est vécu comme stable dans la conscience (• dans la bulle de pensée) correspond dans le Réel à la répétition de changements synchronisés. Il s'agit donc en réalité d'une conscience de stabilités dynamiques. Les spirales superposées symbolisent cette stabilité dynamique, seule stabilité qui puisse exister dans le monde Réel. Et le point central est que cette stabilité se manifeste dans la conscience du changement répétitif, lui-même. Résumons l'alternative concernant notre conception du principe de la manifestation. Où se trouve le permanent ? A la fois dans le monde Réel et dans la conscience, ou alors uniquement dans la conscience ? Et, par conséquent, à quoi doit-on prêter une conscience ? Au permanent ou alors au récurrent ? Le bon dessin de la Figure 3 est le dessin N°2. Le permanent se trouve uniquement dans la conscience et, par conséquent, c'est au récurrent dans le monde Réel, que l'on doit prêter une conscience. Ça pense, donc ça se répète.

1.4. L'ontologie est-elle sans objet ?

Remplaçons maintenant le mot « permanent » par le mot « être ». Dans ce cas, *il n'y a pas de place pour quelque être que ce soit dans le monde Réel*. L'être ne correspond qu'à une sensation, vécue quand un changement se répète. Autrement-dit, l'être est un vécu, qui manifeste une stabilité dynamique animant le Réel. Les êtres sont des stabilités dynamiques découpées par la conscience humaine dans la continuité du Réel. Et la lame qui permet à la conscience humaine de trancher dans la continuité des changements du Réel, c'est la parole. Ce que l'on nomme être est une invention de la conscience humaine, qui accompagne les répétitions de l'acte de nommer. En créant l'illusion de l'existence d'une discontinuité dans le Réel, en traçant les limites factices de l'être, le nom, ou, plus précisément, l'acte de nommer, stabilise la conscience humaine. Dans ces conditions, que devient l'ontologie ? Que devient cette science, qui se définit étymologiquement comme un discours (*logos*) sur l'être (*ontos*) ? Dans ces conditions, le discours sur l'être porte uniquement sur ce qu'il y a dans la conscience. Le discours sur l'être ne constitue pas un discours sur ce qu'il pourrait y avoir dans le monde Réel, mais un discours sur les phénomènes qui animent nos expériences vécues. En ce sens, l'ontologie est sans objet. Et le seul discours adapté, pour rendre compte de ce qu'il pourrait y avoir dans le monde Réel, est le discours sur le changement.

1.5. Postulats

Présentons comme un choix entre deux postulats l'alternative théorique, concernant la conception que nous pouvons avoir du principe de la manifestation du monde Réel sous la forme d'une conscience. Il s'agit de choisir entre le postulat ontologique ou le postulat allagologique². Pour les personnaliser, nous qualifierons respectivement ces deux postulats de postulat de Parménide et de postulat d'Héraclite. Le postulat ontologique de Parménide peut s'énoncer de la manière suivante : *Toute conscience est conscience vécue par un être*. Le principe de manifestation du Réel s'énonce alors à partir d'un discours sur l'être, l'être étant conçu par Parménide comme « ce qui est dans le présent » (Couloubaritsis, 2007). Dans le cadre de ce premier postulat, la permanence caractérisant le monde Réel est jugée suffisante pour permettre à « ce qui est » d'occuper le présent de manière stable. De son côté, le postulat allagologique d'Héraclite peut s'énoncer de la manière suivante : *Toute conscience est conscience vécue par un changement*. Cet autre postulat consiste au contraire à nier l'existence de stabilité dans le monde Réel et à n'énoncer le principe de manifestation qu'à travers un discours sur ce qui change en permanence et de manière continue. Ce second postulat renvoie au mobilisme universel d'Héraclite, pour qui « tout s'écoule et rien ne demeure » (Pradeau, 2004). Nous choisissons le postulat allagologique d'Héraclite, et tant pis si ce choix risque de faire hurler certaines consciences d'être, qui pressentent le danger pour leur intégrité. Si, dans le monde Réel, tout change en permanence, alors ce n'est pas du côté des êtres qu'il nous faut chercher l'origine de la conscience, mais du côté des frottements et des caresses.

2. LA SYNCHRONISATION DES FROTTEMENTS

La vie est une longue caresse anonyme. Est-ce notre corps qui caresse le monde en permanence pour se maintenir en vie ? Ou est-ce le monde qui caresse notre corps ? En réalité, le monde et notre corps naissent de caresses mutuelles sans cesse renouvelées, prodiguées au cours d'ébats biologiques ininterrompus. Jusqu'à l'ultime caresse du dernier souffle... C'est avec l'élément liquide que le corps se frotte en premier.

² Qui concerne l'**allagologie**, néologisme, composé des termes grecs *logos* (discours sur) et *allagi* (changement), faisant par conséquent référence à un discours sur le changement.

2.1. La caresse aquatique

Vers le 23^{ème} jour, le cœur de l'embryon³ se met à battre. Propulsé par les battements réguliers d'un cœur qui s'éveille, le sang commence à s'écouler dans des vaisseaux novices. Jusque-là, passivement aspergé de l'intérieur par l'arrivée pulsée du sang maternel, le corps se frotte maintenant *de manière active* au liquide, à travers les battements de son propre cœur et la friction du sang dans les artères et les veines, qui en résulte. Initialement ballotté par les ondulations du liquide amniotique dans lequel il baigne, le corps de l'embryon est animé dès la 6^{ème} semaine par des mouvements de flexion compulsifs des membres et de la tête, suivis de mouvements d'extension plus lents, ainsi que par des ouvertures et des fermetures de la bouche. A partir de ce moment et jusqu'à la naissance, le corps en mouvement de l'embryon se frotera en permanence *de manière active* au liquide amniotique, en dehors des phases de sommeil. Devenu fœtus, il ne se contente plus de frotter gestuellement sa peau au liquide amniotique. Il le boit aussi et il le respire. Ainsi, son appareil digestif et son appareil respiratoire en formation se frottent eux aussi *de manière active* au liquide amniotique, au rythme des succions, des mouvements péristaltiques et des gestes respiratoires du fœtus. En résumé, les premières caresses biologiques sont des frottements mouillés entre d'un côté, le liquide amniotique et, d'un autre côté, à la fois l'enveloppe externe dermique et les parois internes des systèmes cardiaque, digestif et respiratoire. Aux frottements initiaux de l'eau sur un corps passif, s'ajoutent progressivement des frottements actifs accompagnant la motricité balbutiante, et souvent rythmique, du fœtus. A la naissance, de nombreux frottements biologiques entre le corps et le monde vont changer de nature : l'eau va céder beaucoup de frictions à l'air et à la terre. Commençons par le souffle de l'air.

2.2. Le frottement corps/air

Comme le frottement avec l'eau, le frottement entre le corps et l'air est d'abord passif avant de devenir actif. Expulsé du ventre de sa mère, le corps du nouveau-né commence par être frotté par l'air ambiant. Remplaçant la pression du liquide amniotique, c'est la pression

³ Dans ce paragraphe et ceux qui vont suivre, il ne sera pas fait référence qu'à des changements mais à bien d'autres choses, comme des êtres, des objets. Il sera question d'embryon, de corps, de cœur, de mère etc... Comment pourrait-il en être autrement ? Mais, nous verrons, dans le 3^{ème} chapitre, que ces êtres nommés n'ont d'existence que dans notre conscience géométrique, qui décrit, *a posteriori* et dans un langage qui lui est propre, ce qui a bien pu se passer avant qu'elle ne remplace, dans nos esprits, notre conscience biologique.

atmosphérique qui s'exerce maintenant sur la peau du nouveau-né. Quant aux ondes sonores, elles sont maintenant aériennes et font vibrer le tympan du nouveau-né. Ensuite, la section du cordon ombilical va provoquer un second frottement passif avec l'air, mais cette fois de l'intérieur. L'air pénètre à l'intérieur du corps et le nouveau-né pousse son premier cri. La motricité du nouveau-né prend ainsi le relais et le frottement du corps avec l'air, de passif, devient actif. Ce premier cri poussé par le nouveau-né, comme ceux qui vont suivre, provoque une onde sonore qui va faire vibrer son propre tympan. L'origine du frottement entre le corps et l'air n'est plus un mouvement venu du monde extérieur, mais un geste phonatoire exécuté par le nouveau-né, lui-même. De même, entraîné par des semaines de respiration aquatique intra-utérine, le diaphragme se contracte et l'air entre dans les poumons. Le diaphragme se relâche et l'air sort des poumons. Jusqu'au dernier souffle, les gestes respiratoires, l'ouverture et la fermeture de la cage thoracique, provoqueront un frottement actif continu entre le corps et l'air. La respiration règlera en permanence nos frottements aériens au monde, au rythme des efforts que nous fournirons pour nous adapter gestuellement à la situation. Les polypnées de nos efforts intenses, fournis en acte ou en pensée, alterneront avec les accalmies de nos séances de méditations et de notre sommeil profond. Quant au moindre de nos gestes, il se frotera désormais à la résistance de l'air, résistance certes bien moindre que celle exercée par le liquide amniotique, mais résistance non négligeable cependant. Et cela commence par la motricité diffuse spontanée animant le nouveau-né, et qui prolonge en milieu aérien, celle de l'embryon et du fœtus en milieu aquatique. Bien sûr, des frottements corps/air passifs pourront toujours se produire, comme lorsqu'une brise printanière caresse le visage et soulève les cheveux, ou comme lorsque la parole de l'autre fait vibrer nos tympanes. En résumé, lorsque nous évoluons en milieu aérien, les frottements actifs de notre corps sur l'air et les frottements passifs de l'air sur notre corps coexistent et se mélangent parfois, au point de se confondre. A la naissance, la caresse de l'eau a également été remplacée localement par le frottement avec des éléments solides du monde. Et, contrairement au frottement corps/air, ce frottement à l'élément solide a commencé bien avant la naissance...

2.3. Les frottements intra-utéro aux éléments solides

Lors des frottements actifs, l'eau et l'air opposent une résistance plus ou moins grande aux déplacements du corps, mais ils s'écartent sur son passage, se contentant d'épouser la forme du corps en mouvement. De même, lors des frottements passifs, l'eau et l'air épousent la forme du corps immobile, sur lequel ils se frottent. Enfin, lors des frottements actifs internes,

engendrés lorsque des volumes mobiles aquatiques ou aériens sont respectivement ingérés ou respirés, l'eau et l'air épousent encore la forme des parois des appareils digestif et respiratoire de notre corps. Autrement-dit, l'air et l'eau sont des éléments malléables, qui s'accommodent systématiquement aux contours de notre corps, lors du frottement. En revanche, c'est au tour du corps en mouvement de s'accommoder, lorsqu'il se frotte aux éléments solides du monde. Cette fois, c'est le mouvement du corps qui épouse la forme de l'élément solide, auquel il se frotte. Par exemple, en suivant ses contours pour le manipuler, le mouvement des mains épouse la forme du cordon ombilical, qui le guide. L'élément solide, rencontré par le corps en mouvement, a alors plusieurs destins possibles. Il peut être contourné et rester intact. Il peut être modifié pour être ingéré... Dans tous les cas, la première conséquence d'un contact entre le corps en mouvement et un élément solide est l'arrêt du déplacement du corps. Prenons des exemples. Les premiers objets qui font obstacle aux déplacements de notre corps se trouvent dans le ventre de notre mère. La paroi abdominale maternelle a pu faire obstacle aux déplacements de nos pieds...ou pas. Le cordon ombilical a pu faire obstacle aux déplacements de nos mains...ou pas. C'est parfois notre corps lui-même qui a pu s'opposer à son propre déplacement. La bouche a pu faire obstacle aux déplacements du pouce...ou pas. Le pied a pu faire obstacle aux déplacements de la main...ou pas. Etc... Ces exemples de frottements du corps aux objets du monde sont des frottements actifs, dans la mesure où ils sont provoqués par la mise en jeu de la motricité diffuse spontanée, qui anime en permanence le fœtus éveillé. Dans tous les exemples cités, le caractère fortuit de la rencontre entre le corps en déplacement et l'obstacle solide a été souligné. Le pouce du fœtus a pu se déplacer dans le liquide amniotique sans ne jamais rencontrer la bouche. La main du fœtus a pu se déplacer sans ne jamais rencontrer le cordon ombilical. Qui peut vraiment le savoir ? Quoi qu'il en soit, c'est dans le ventre maternel que commence la sélection des rencontres, qui fait que nous sommes ce que nous sommes. La motricité diffuse spontanée propose, certes, mais c'est le milieu qui dispose. La motricité diffuse spontanée anime le corps humain de manière aveugle. Ce n'est qu'au hasard d'une rencontre à tâtons avec le milieu que le réflexe aura la possibilité de s'exécuter...ou pas. Après la naissance, en milieu aérien, le corps en mouvement va se frotter de manière plus élaborée à l'élément solide, et va continuer à épouser ses contours.

2.4. Le frottement aux contours des solides du monde

Lors de notre venue au monde, notre peau s'est frottée au passage étroit du col de l'utérus, sous l'action conjuguée des contractions maternelles et de l'aide manuelle de la sage-femme. Cette

expulsion, depuis le milieu aquatique vers le milieu aérien, constitue le premier frottement passif du corps humain à l'élément solide. De nombreux autres frottements passifs suivront, chaque fois que notre corps sera physiquement manipulé, caressé ou frappé, au grès des caprices du destin. Mais, comme pour les caresses aquatiques et le souffle aérien, la pulsion biologique, qui nous anime en état de veille, nous incite à dépasser ces frottements passifs et à nous froter activement aux éléments solides du monde. Notre adaptation gestuelle aux mondes aérien et solide commence par une partie de colin maillard, au cours de laquelle rotations de la tête, mouvements de bras et mouvements de jambes tâtonnent spontanément dans l'obscurité de la nouveauté. Arrêté par un obstacle, le corps en mouvement réagit en adaptant sa forme à celle de l'obstacle rencontré. Cette capacité d'accommodation par mimétisme gestuel est vérifiée par le pédiatre juste après la naissance. Pour saisir, la main du nouveau-né doit entourer correctement l'index qui est entré en contact avec elle. La bouche doit épouser la forme de l'auriculaire qui a touché ses lèvres. Suspendu dans l'espace par la main du pédiatre, le nourrisson doit déplacer ses membres inférieurs pour que ses pieds palpent alternativement la forme du sol heurté. En résumé, les réflexes archaïques permettent au corps en mouvement d'épouser le relief du monde solide, qui a arrêté son déplacement spontané. Ensuite, les répétitions d'activités rythmiques innées feront le reste. Par exemple, une fois le mamelon maternel correctement entouré par la bouche, la succion, la déglutition et les mouvements péristaltiques vont permettre au frottement du lait de remplacer le frottement du liquide amniotique le long des parois du système digestif. De manière comparable, une fois bébé allongé de tout son long sur le ventre maternel, la reptation, cette ébauche de locomotion humaine, va permettre un frottement cutané actif, rapprochant ainsi la bouche du sein convoité. La rétine n'est pas fondamentalement différente de la peau. Comme la peau, la rétine est frottée passivement par le monde et, en même temps, elle se frotte activement au monde. D'un côté, la rétine est passivement heurtée par la lumière qui entre en contact avec sa surface. Et, en même temps, elle se frotte de manière active aux objets visuels à chaque rotation oculaire, et même pendant les microsaccades animant les globes oculaires au cours des fixations. Merleau-Ponty (1945) a exprimé cette idée de manière poétique, en comparant l'œil à une main qui caresse à distance. Et, comme la main en mouvement pour l'obstacle tactile, le déplacement du regard épouse spontanément les contours de l'obstacle visuel. Qu'ils soient actifs ou passifs, les frottements entre le corps humain et les éléments aquatiques, aériens et solides ne sont que les trois premiers frottements. Il manque le quatrième. Ce quatrième frottement accompagne en temps réel les frottements corporels aux éléments aquatiques, aériens et solides, mais à un

autre niveau d'organisation de la matière. Il s'agit du frottement créé par la propagation de l'influx nerveux le long des parois des axones...

2.5. Le frottement intégrateur de l'influx nerveux

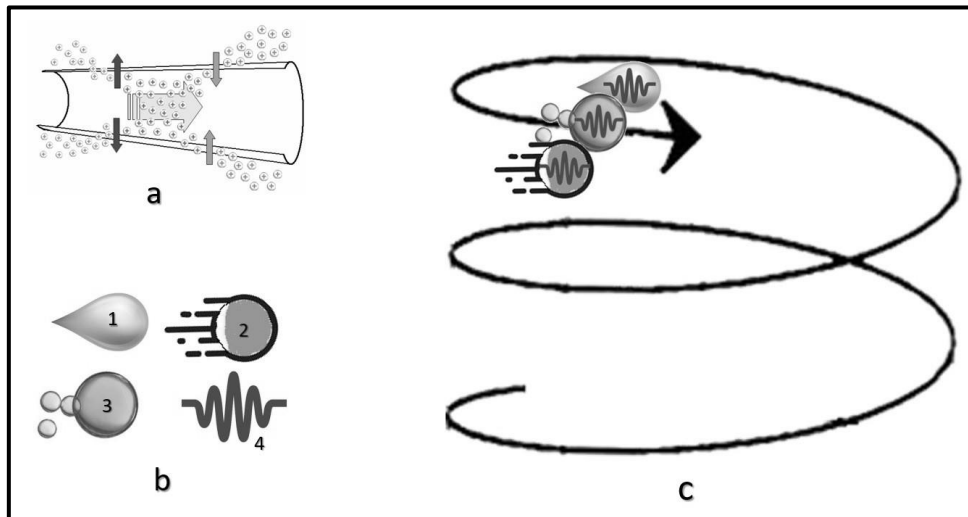


Figure 4. Influx nerveux (a), symboles des frottements corps/eau (b1), corps/solides (b2), corps/air (b3), de l'influx nerveux dans les axones (b4), et répétition des frottements corps/monde, synchronisés par l'influx nerveux (c).

Comme le squelette osseux, le système nerveux a forme humaine. En reliant entre elles la plupart des cellules corporelles par ses neurones, le système nerveux matérialise l'unité fonctionnelle de notre organisme. Dans notre système nerveux, les axones neuronaux sont parcourus par les ondes d'un influx (Cf. Figure 4, a). Ces ondes sont créées par l'entrée et la sortie synchronisées d'ions à travers la membrane de l'axone. La propagation de l'influx nerveux constitue un véritable frottement ondulatoire le long des parois des axones neuronaux. Ainsi, des frottements d'influx, distribués sur l'ensemble du système nerveux, accompagnent en temps réel l'ensemble des frottements du corps avec le monde (Corps/Eau, Corps/Air et Corps/Solides). En synchronisant entre eux tous ces frottements Corps/Monde, les frottements de l'influx nerveux dans les axones permettent l'indispensable constitution de notre unité biologique. Cette traduction neuronale instantanée des frottements de notre corps avec le monde commence tôt au cours de l'ontogenèse, et pourrait rapidement accompagner les premiers mouvements de l'embryon. La spirale, dessinée sur la partie droite de la Figure 4, symbolise la répétition de frottements corporels synchronisés, sur laquelle repose notre

adaptation gestuelle au monde. Une unité dynamique de frottements répétés est ainsi rendue possible par la synchronisation établie grâce aux frottements unificateurs du système nerveux.

Comme nous l'avons vu au chapitre 1, le postulat allagologique consiste à concevoir un principe de la manifestation du monde Réel dans la conscience, fondé uniquement sur des changements, et non sur des êtres. L'intégration des différents frottements corps/monde simultanés, créée en temps réel par les frottements de l'influx nerveux dans les axones du système nerveux central, permet de concevoir comment une unité biologique, basée uniquement sur des changements coordonnés, pourrait émerger. Il nous reste cependant à essayer de comprendre d'où sortent ces êtres, dont l'existence nous semble relever de l'évidence et qui peuplent nos consciences d'adultes. Pour cela, effectuons un petit pas sur le côté, en direction d'un mythe pré-philosophique...

3. LE SACRIFICE DE LA CONSCIENCE

« L'œil était dans la tombe et regardait Caïn ». Dans la Légende des siècles, c'est par ce vers que Victor Hugo termine un poème, intitulé « La conscience ». Le remord d'avoir tué Abel, son propre frère, poursuit Caïn jusque dans la tombe. Mais, cette interprétation, en termes de mauvaise conscience et de culpabilité du personnage de la Genèse, ne correspond qu'à un certain niveau de lecture. A un autre niveau de lecture du texte biblique, Abel symbolise ce qui relève de l'espace et Caïn symbolise ce qui relève du temps. Dans ce cas, le meurtre d'Abel par Caïn est une allégorie de la séparation du temps et de l'espace, et la véritable victime de cette séparation, c'est la conscience humaine. Dans notre conscience d'adulte figurent des objets, qui semblent figés dans les 3 dimensions de l'espace géométrique. Le temps n'est qu'une quatrième dimension, ajoutée. L'ajout de la dimension temporelle aux 3 dimensions spatiales permet de réanimer les statues pétrifiées dans la conscience géométrique. Notre conscience réifiante d'adulte semble avoir perdu la dimension fluctuante, qui la caractérisait initialement, lorsque nous sommes venus au monde. Mais, en réalité, rien n'arrête la vague de la conscience. Dans l'adualisme de la conscience initiale (Baldwin, 1915), les vécus sont trop instables pour qu'y figure le moindre objet. Ni moi, ni autre, mais un flux continu des phénomènes indéterminés anime en permanence la conscience du nouveau-né. Le courant est trop fort et Narcisse attendra, avant de s'y mirer. C'est en se désolidarisant de l'espace, que le temps va sacrifier le contenu fluctuant de cette conscience initiale sur l'autel de la géométrie.

Le cadavre de la conscience fluctuante gira alors dans l'espace vécu, sous la forme d'objets stables, éparpillés. Parmi eux se trouve l'ego, cet ego auquel nous sommes si attachés.

3.1. La mesure géométrique altérise l'espace

Concédonns un instant à la géométrie que l'espace puisse se débarrasser du temps. Autrement-dit, admettons que l'espace puisse être atemporel. En effet, par définition, tout ce qui figure dans un espace géométrique, y figure simultanément. Par exemple, le point A et le point B placés dans l'espace euclidien de la Figure 5 (à gauche), sont censés figurer simultanément dans cet espace. En d'autres termes, dans l'espace géométrique, rien n'est ailleurs dans le temps. En ce sens, l'espace géométrique est atemporel. Dans l'espace géométrique, l'altérité temporelle s'est évaporée.

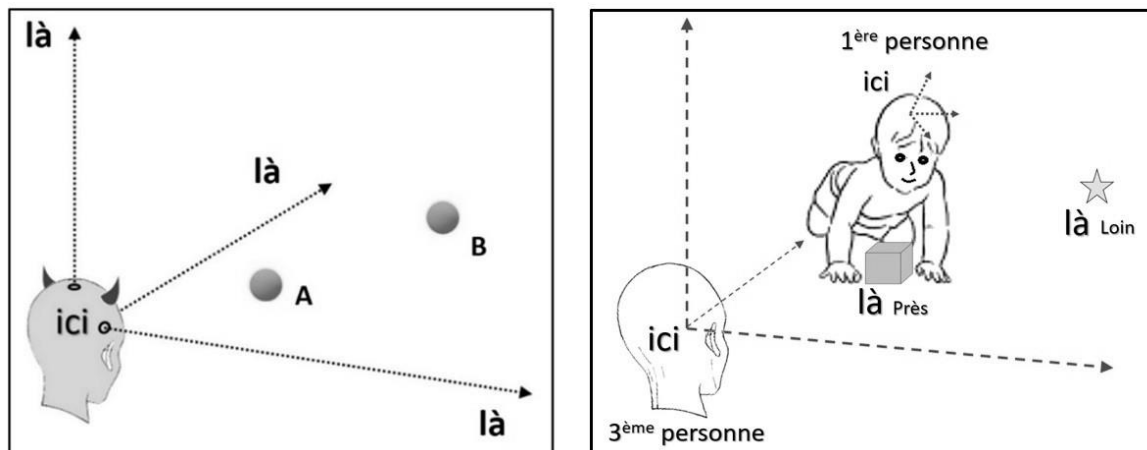


Figure 5. Géométriquement, mesurer c'est séparer (à gauche) et les points de vue géométriques « altérisants », à la 1^{ère} personne et à la 3^{ème} personne (à droite).

En revanche, l'altérité spatiale est omniprésente. Comme dans la plupart des langues, il existe en français un adverbe de lieu pour désigner, de manière spécifique, le lieu où est présent celui qui mesure l'espace. Cet adverbe, c'est « ici ». La géométrie réduit ce lieu, où est présent celui qui mesure l'espace, à un point et un seul : l'origine du repère cartésien. Autrement-dit, géométriquement, seule l'origine du repère est « ici ». Tout le reste de l'espace est « là », c'est-à-dire, ailleurs dans l'espace. Pour le dire encore autrement, à l'exception de l'origine du repère cartésien, tous les points sont spatialement autres. La géométrie mesure l'espace atemporel en considérant comme autre ce qu'elle mesure. En ce sens, la mesure géométrie « altérise » l'espace. De manière encore plus radicale, la géométrie ne se contente pas de séparer ce qui mesure, de ce qui est mesuré. Elle sépare aussi les localisations mesurées entre elles. En

d'autres termes, l'ubiquité spatiale est géométriquement inconcevable. Si le point B n'est pas superposé au point A, alors, par définition, le point B est autre que le point A. En traçant des frontières entre des localisations, qui s'excluent mutuellement, la géométrie crée une altérité spatiale qui caractérise tous les points de l'espace (en dehors de l'origine du repère orthonormé). Maintenant, que va-t-il se passer si, ne tenant pas compte des conseils avisés du prince Sakyamuni, nous « mettons une tête au-dessus de notre tête » ? Que va-t-il se passer si, pour mesurer le monde, nous faisons appel à un observateur, extérieur et objectif comme celui de la géométrie ? Autrement-dit, que va-t-il se passer si nous plaçons l'origine d'un repère orthonormé au centre de notre crâne, c'est-à-dire, à l'intérieur de nous-même ?

3.2. La conscience géométrique du monde

Sur la Figure 5 (à droite), le personnage central nous représente lorsque nous étions tout jeune enfant. Y sont également représentés deux points de vue, symbolisés par les deux repères orthonormés. Le premier point de vue est celui de l'observateur extérieur théorique, que nous connaissons déjà, celui qui mesure géométriquement, et divise objectivement le monde en localisations distinctes. Classiquement, ce premier point de vue géométrique, est qualifié de point de vue à la 3^{ème} personne. Le second repère orthonormé est celui que nous avons commis l'erreur de placer à l'intérieur de notre crâne. Depuis, notre conscience du monde est géométrique. La géométrie divise pour mieux régner dans le royaume de notre conscience. Classiquement, ce second point de vue géométrique, est qualifié de point de vue à la 1^{ère} personne. De mon point de vue géométrique à la 1^{ère} personne, le cube est là, près et l'étoile est là, loin. Plus généralement, comme nous l'avons vu au paragraphe précédent, de mon point de vue géométrique à la 1^{ère} personne, tout est ailleurs, par définition. Ce recul, qui permet de mesurer de l'extérieur, est un point commun que partagent les consciences géométriques à la 1^{ère} et à la 3^{ème} personne. Fondamentalement, ces deux consciences géométriques mesurent le monde en altérisant. Bien sûr, il existe des différences entre les points de vue géométriques à la 1^{ère} et à la 3^{ème} personne. Sur l'exemple de la Figure 5 (à droite), de mon point de vue, l'étoile se trouve à gauche du cube, alors que, du point de vue de l'observateur extérieur, l'étoile est à droite du cube. Mais, cette inversion de latéralité n'est pas la principale différence. La principale différence entre les deux points de vue, c'est l'humanité. Mon point de vue sur le monde est humain, il est vivant. Le point de vue de l'observateur théorique de la géométrie est mécanique. Il a la froideur de la mort et de l'objectivité. Sa mesure géométrique du monde à la 3^{ème} personne est une fin en soi. C'est une mesure pour mesurer. Tandis que ma conscience

géométrique à la 1^{ère} personne, elle, n'est qu'un moyen, un moyen artificiel qui me permet de rester en vie. Je rie ou je pleure quand je mesure le monde. L'observateur théorique extérieur, qui mesure géométriquement le monde à la 3^{ème} personne, lui, ne rit jamais. On sent bien qu'il y a quelque chose de faux au royaume de la géométrie à la 1^{ère} personne. Ce n'est pas comme cela que la conscience humaine mesure le monde. Biologiquement, ma présence spatiale au monde ne se réduit pas à un point...

3.3. Ubiquité de ma présence au monde

Si l'endroit où se trouve ce-qui-mesure-le-monde, désigné par l'adverbe de lieu « ici », est réduit géométriquement à un point, biologiquement, en revanche, cet endroit est vécu comme une nébuleuse. L'ici biologique désigne plus précisément la nébuleuse, formée par tous les frottements simultanés entre le corps et le monde, frottements qui sont unifiés dans ma conscience par les frottements de l'influx le long des axones du système nerveux. Biologiquement, l'ici est caractérisé par son ubiquité ! Biologiquement, l'ubiquité de ma présence spatiale au monde est la règle. La Figure 6 (à gauche) permet de visualiser l'ubiquité de ma présence spatiale au monde, qui se substitue à une présence géométrique ponctuelle.

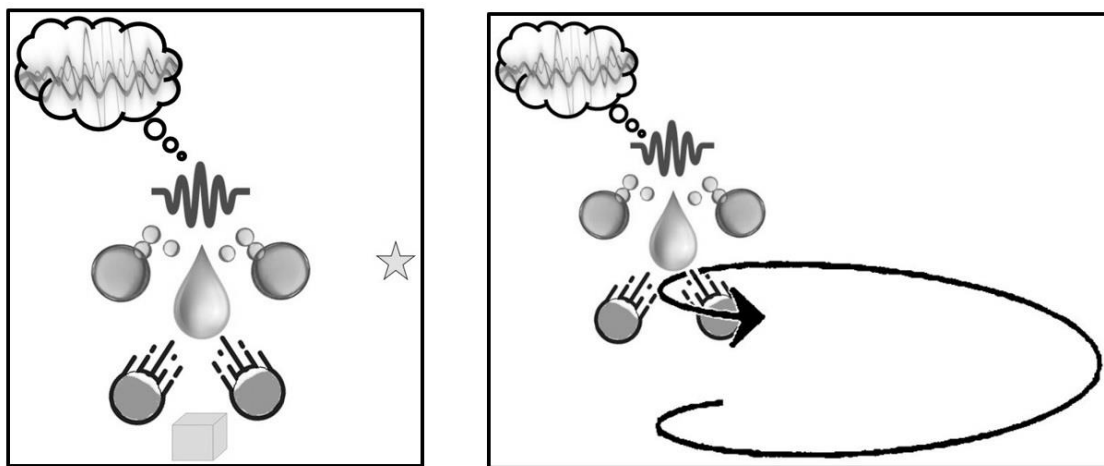


Figure 6. La nébuleuse vécue des frottements corps/monde simultanés (à gauche) et la continuité de ces frottements répétés (à droite).

On retrouve sur cette figure les symboles des différents frottements, actifs ou passifs, entre mon corps et le monde. Alors que, géométriquement, ces différents frottements simultanés sont considérés comme éparpillés dans différents points de l'espace, biologiquement, en revanche,

il ne s'agit que d'un seul et même frottement, vécu globalement et déterminant ma présence protéiforme au monde. Et ce qui est vrai pour les différentes parties de mon corps est aussi vrai pour les différents objets du monde, qui sont en train de se frotter en temps réel à mon corps. Reprenons l'exemple du cube et de l'étoile. Altérisés par une mesure géométrique du monde, le cube et l'étoile ne peuvent pas être ici. Géométriquement, ils sont ailleurs dans l'espace, ils sont spatialement autres : le cube est considéré comme étant là, près, et l'étoile comme étant là, loin. En revanche, biologiquement, le cube et l'étoile ne sont pas ailleurs dans l'espace (Figure 6, à gauche). Ils se frottent simultanément à ma rétine en mouvement. Ils sont donc unis dans l'ici « ubiquiste » de ma présence protéiforme au monde. Cette présence biologique au monde ignore l'altérité spatiale. Ou, pour le dire autrement, dans ma conscience biologique, le cube et l'étoile ne sont pas spatialement différents. En un mot, ma présence protéiforme au monde ignore l'espace. Et que devient le temps dans tout ça... ?

3.4. Réanimation artificielle de la conscience géométrique

Nous avons vu que, par essence, l'espace géométrique était atemporel. Après avoir tué Abel (l'espace), Cain (le temps) s'est enfui. Tout ce qui figure dans l'espace euclidien y figure simultanément. Géométriquement, il faut donc réanimer un espace conçu comme atemporel. C'est la flèche du temps qui se charge de cette réanimation artificielle. Mais la flèche du temps ne peut que recoller les morceaux de la conscience fluctuante initiale, brisée par Cain. On ne sépare pas impunément le temps de l'espace. La flèche altérise le temps, comme le repère orthonormé altérise l'espace. Sur la flèche du temps, il n'existe pas deux morceaux de temps identiques. Par définition, maintenant est différent de plus tard, quelle que soit l'épaisseur des tranches temporelles, qu'il s'agisse d'heures, d'années, de secondes... C'est donc de manière discontinue que la flèche du temps réanime la conscience géométrique atemporelle, en séparant les moments, en traçant sur son axe des frontières régulières entre des instants qui s'excluent mutuellement. Le geste fratricide de Cain a laissé la conscience initiale fluctuante dans un piteux état : l'espace est éparpillé en un nombre indéterminé de localisations distinctes et le temps est découpé en autant d'intervalles séparés. Il en va tout autrement dans la conscience biologique...

3.5. Fugacité de ma présence au monde

Ma conscience biologique résonne en permanence du glissement ininterrompu de mes archets corporels sur les cordes du monde. Une des conséquences de cette continuité vibratoire est que

mon présent vécu se trouve très exactement en ce lieu fugace, où ce-qui-n'est-pas-encore se fond déjà en ce-qui-n'est-plus. Ma présence biologique au monde est donc non seulement spatialement protéiforme, mais aussi temporellement insaisissable. Contrairement à ce que l'on observe sur la flèche unidirectionnelle du temps géométrique, il n'y a pas de graduations sur la spirale ascendante de la durée biologique (Figure 6, à droite). Les bosses instables de ma présence protéiforme au monde rident continuellement ma conscience biologique. Elles sont toutes ici et maintenant, impossibles à localiser aussi bien dans le temps que dans l'espace. Ainsi, ma conscience biologique ignore l'altérité, qu'il s'agisse de l'altérité temporelle ou d'altérité spatiale. En résumé, avant le meurtre d'Abel par Cain, nous vivions en permanence dans un espace-temps unifié, aussi protéiforme qu'insaisissable, en ignorant superbement toute forme d'altérité. Il est temps de conclure.

CONCLUSION

Nous pouvons maintenant revenir à la seconde expérience proposée en introduction. Est-il devenu moins absurde de considérer que l'image qui apparaît, quand j'approche mon visage du miroir, n'est pas un reflet de mon être, mais reflète en réalité la répétition de changements synchronisés ? Se pourrait-il que le rideau ne se lève sur la comédie humaine qu'une fois que les coups de brigadier sont frappés, comme pour n'importe quelle autre représentation théâtrale ?

Les 3 coups de la comédie humaine

Tout commence par les nombreux coups rapides de brigadier symbolisant le chaos initial, les changements permanents et continus qui l'animent et la fondamentale indétermination qui le caractérise. Résonnent ensuite successivement 3 coups, plus lents, plus espacés. Le premier coup est celui de la répétition. En se répétant régulièrement à l'identique, certains changements instaurent une stabilité dynamique, qui annonce l'ordre à venir. Battements du cœur, respirations, succions se répètent dans le silence assourdissant de l'anonymat. Le second coup frappé est celui de la synchronisation. Certaines répétitions de changements se synchronisent et se séparent ainsi d'autres changements qui se répètent sans participer à cette synchronisation. Des regards, des caresses, des cris se regroupent. Enfin, le troisième coup, fatal, est celui de la nomination. Ce troisième coup est porté par l'acte de nommer, qui s'invite dans la synchronisation des changements, en levant l'anonymat qui prévalait avant lui. « Sois » ... et cela est. Qu'un miroir soit présent, qu'une mère et son enfant y répètent un prénom, et la chute

dans l'état d'humanité est assurée. Ça y est, c'est fait ! Notre ego chéri est persuadé qu'il est là, et le convaincre du contraire sera le combat de toute une vie. Les conséquences du postulat allagologique sont nombreuses. Pour conclure, listons quelques-unes de ces conséquences sous la forme d'un projet scientifique proposé à la communauté des chercheurs.

Projet de recherche

Dans ce projet, que l'allagologie remplace l'ontologie, en tant que discours tenu sur ce qu'il y a vraiment dans le monde Réel, en deçà de la conscience (Nef & Schmidt, 2017). Que le postulat allagologique accompagne une nouvelle phénoménologie (Bitbol, 2019). Que ce qui apparaît dans les consciences ne soit plus conçu comme ce que vit un être qui change, mais comme ce que vit la répétition d'un changement. Que le postulat allagologique amène avec lui une nouvelle théorie de la connaissance, une épistémologie échoïque. Que toute connaissance y soit définie comme la répétition de son propre déroulement, qu'un changement est capable d'anticiper de manière autonome, autrement-dit, comme une *autognosie cinétique* (Olivier, 2011). Que le postulat allagologique escorte une nouvelle théorie linguistique (Bottineau & Grégoire, 2017). Que ce-qui-est-dit ne soit plus interprété comme ce que dit l'être qui parle, mais comme ce qu'anticipe une répétition de changements synchronisés, incluant une prononciation. Que le paradigme de l'énaction (Maturana & Varela, 1989), compatible avec le postulat allagologique, ne soit pas dénaturé après la disparition des auteurs, comme cela a pu arriver en son temps à l'épistémologie génétique de Piaget (1967). Que ce nouveau paradigme de la science cognitive (Stewart, Gapenne & Di Paolo, 2010) ne soit pas emporté par un courant contraire, cherchant à le renvoyer dans le giron du postulat ontologique. Que la recherche récente sur les corrélats neuronaux de la conscience se débarrasse enfin du postulat, assimilant le fonctionnement du cerveau à celui d'un système de traitement de l'information, et rejoigne la physique quantique dans son incertitude (Uzan, 2013). Et, plus généralement, que l'on interprète les données obtenues par imagerie cérébrale en tenant compte du fait qu'il y a autant de souvenirs dans le cerveau que de mélodies dans un piano... Enfin, au-delà de ce projet scientifique, qu'en ce début troublé de 21^{ème} siècle, l'altérité soit démasquée. Que chacun puisse réaliser que l'altérité n'est qu'une invention humaine. Que cet autre, particulièrement diabolisé par notre société de compétition actuelle, soit enfin reconnu pour ce qu'il est : une chimère, une chimère utile, certes, mais une chimère. Et nos combats fratricides cesseront, faute de combattants... peut-être.

REFERENCES

- Baldwin, J. M. (1915). *Genetic theory of reality*. New York : G.P. Putnam's Sons.
- Bitbol, M. (2019). *Maintenant la finitude : peut-on penser l'absolu ?* Flammarion, Paris.
- Bottineau, D. & Grégoire, M. (2017). Langage et éaction : corporéité, environnements, expériences, apprentissages. *Intellectica*, 68 (2), Paris.
- Couloubaritsis, L. (2008). *La pensée de Parménide*. Editions Ousia, Bruxelles.
- Maturana, U. & Varela, F. (1987). *The Tree of Knowledge : The Biological Roots of Human Understanding*, New Science Library, Boston.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *La structure du comportement*. PUF, Paris.
- Nef, F., & Schmidt, Y. (2017). *Ontologie*. Librairie philosophique Vrin, Paris.
- Olivier, G. (2011). *La cognition gestuelle*. PUG, Grenoble.
- Piaget, J. (1967). *Biologie et connaissance*. Gallimard, Paris.
- Pradeau, J. F. (2004). *Héraclite, Fragments*. Flammarion, Paris.
- Stewart, J., Gapenne, O., & Di Paolo, E. (2010). *Enaction: toward a new paradigm for cognitive science*. M.I.T. Press.
- Uexküll, J. V. (1956). *Théorie de la signification*. Editions Gonthier, Hambourg.
- Uzan, P. (2013). *Conscience et physique quantique*. Librairie philosophique J. Vrin, Paris.

Résumé : Cet essai aborde la question du principe de la manifestation : quelles conditions doivent être réunies pour que le monde Réel se manifeste dans une conscience ? L'idée centrale est que la conscience n'a pas pour origine l'animation d'un être préexistant dans le Réel, mais a pour origine la stabilité dynamique créée par les répétitions de changements synchronisés affectant le Réel. La séparation humaine du temps et de l'espace dénature notre conscience en occultant sa dimension continue. La conscience géométrique qui en résulte crée l'altérité et l'acte de nommer finit par provoquer l'illusion de la stabilité des êtres, au premier rang desquels se trouve notre ego. En réalité, notre conscience est biologique, elle est aussi fugace que protéiforme, et elle repose sur la synchronisation, par l'influx nerveux cérébral, des frottements entre les différentes parties du corps et le monde. Cette conscience biologique ignore toute altérité, qu'elle soit spatiale ou temporelle. Les conséquences de ce postulat allagologique sont présentées.

Abstract: This essay deals with the question of the manifestation's principle: what conditions must be met for the Real World to manifest itself in a consciousness? The central idea is that consciousness does not originate from the animation of a pre-existing being in the Real, but its origin is the dynamic stability created by the repetitions of synchronized changes affecting the Real. The human separation of time and space distorts our consciousness by obscuring its continuous dimension. The resulting geometric consciousness creates otherness and the act of naming ends up causing the illusion of the stability of beings, at the forefront of which lies our ego. In reality, our consciousness is biological, it is as fleeting as it is protean, and it is based on synchronization, through cerebral nerve impulses, of frictions between different parts of the body and the world. This biological consciousness ignores all otherness, whether spatial or temporal. The consequences of this postulate of allagology are presented.